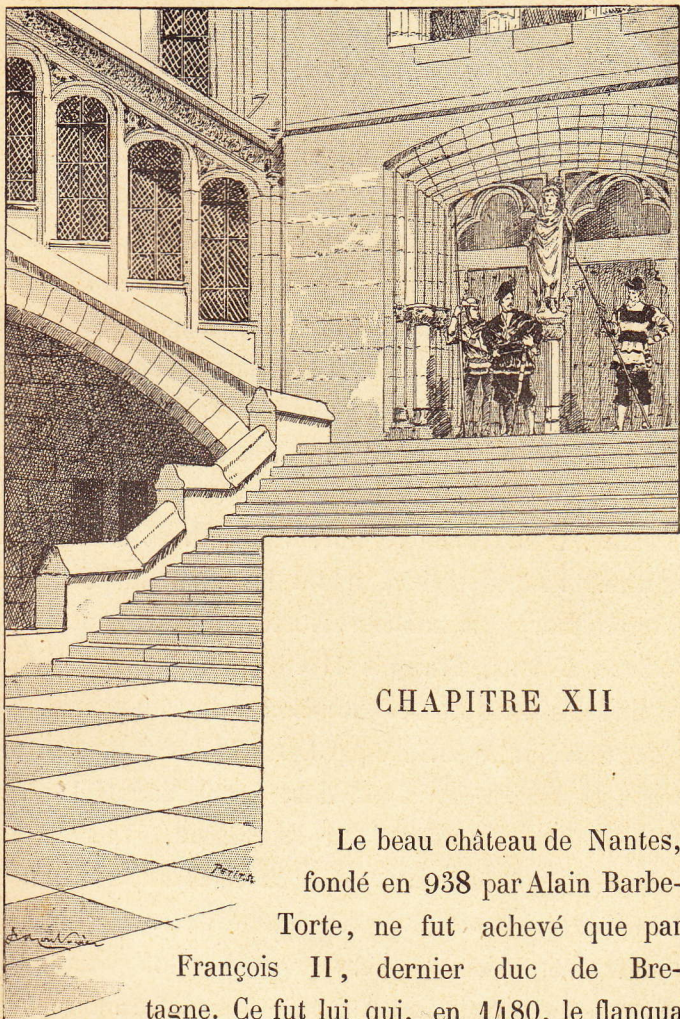




CHAPITRE XII

Le beau château de Nantes, fondé en 938 par Alain Barbe-Torte, ne fut achevé que par François II, dernier duc de Bretagne. Ce fut lui qui, en 1480, le flanqua des quatre grosses tours qui ajoutent encore tant de noblesse à son imposante architecture.

C'est dans ce château que se passa une des dernières scènes de la lutte de l'indépendance bretonne contre la France. C'est de là que fut arraché Pierre Landais, ce fameux favori de François II, qui, durant tout le temps de sa faveur, fit de la Bretagne la tête des ligues féodales. Fils d'un tailleur de Vitré, il travaillait de son état, en 1475, chez le tailleur du duc de Bretagne, et, à force d'intrigues, parvint à s'insinuer dans les bonnes grâces du prince. Celui-ci l'éleva jusqu'à lui donner la place de grand trésorier du duché. Adroit en politique, hardi, infatigable dans ses entreprises, cet homme devait réussir. D'un caractère dur, vindicatif et cruel, d'un orgueil insurmontable, il fut le tyran du peuple et l'oppresseur de la noblesse. Aussi Landais s'étant rendu odieux à tous, François II eut peine à le défendre contre les attaques des grands et celles du peuple. Un jour tout Nantes soulevé par Lescun, chef du parti français, et ancien favori du duc, auprès duquel Landais l'avait desservi, se rua sur le château. François, au premier moment, fit opposer une violente résistance. Mais voyant ses sujets prêts à se révolter, après s'être fait assurer qu'on ne réservait que la prison pour châtiment à son favori, il alla lui-même ouvrir l'armoire dans laquelle le malheureux s'était blotti. En le remettant entre les mains du chancelier Chrétien, l'un des flatteurs

de Landais, le prince lui dit : « Faites justice, mais souvenez-vous que vous lui êtes redevable de votre charge ; aussi, soyez-lui ami en justice. »

Mais la perte de Landais était jurée. Les commissaires chargés de lui faire son procès le condamnèrent à être pendu, et cet arrêt fut exécuté le 14 juillet 1485, sans avoir été présenté à la sanction du duc, qui lui aurait sans doute accordé sa grâce.



Pendant son exécution, François II disait à Lescun : « Compère, j'ai su que l'on besogne au procès de mon trésorier ; ne savez-vous rien ? »

— Oh ! répondait Lescun, on y trouve de merveilleux cas dont on vous soumettra le jugement.

— Ainsi je veux, reprit le duc, car quelque crime qu'il ait commis, je lui donne grâce, et ne veux point qu'il meure. »

Peu de temps après, on apportait la nouvelle de la mort du favori.

« Ah! traître de compère ! » s'écria le bon duc en repoussant Lescun.

C'était plus que l'homme, c'était l'indépendance de la Bretagne qui périssait.

Après la mort de Landais, François II, livré à l'influence française, fit bientôt la paix et, quand le duc eut cessé de vivre, son héritière, la duchesse Anne, tomba au pouvoir de Charles VIII qui l'épousa. Mais l'attachement des Bretons pour leurs derniers souverains nationaux s'est conservé à travers les siècles et le souvenir de François II et d'Anne de Bretagne, inséparable de l'époque brillante de la Bretagne indépendante, se transmet de génération en génération, et se perpétue dans les cœurs.

Aussi nous saura-t-on gré, à propos du château de Nantes dont il va être question dans ce chapitre, d'avoir rappelé cette page importante de l'histoire de la Bretagne.

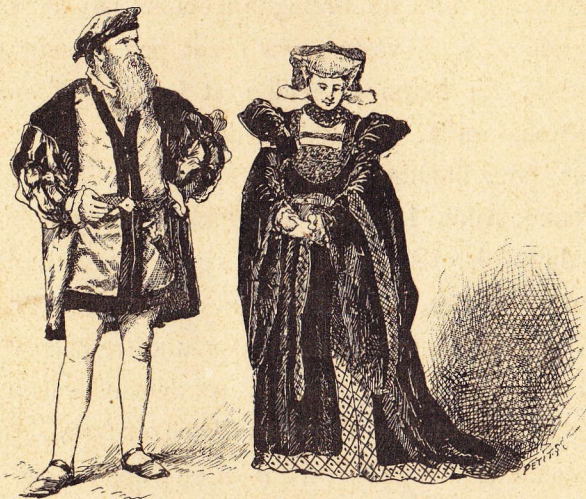
Nantes se levait. Les premiers murmures de la capitale bretonne commençaient à se faire entendre dans le silence, et toute une population ouvrière sortait de ses heures de sommeil.

Une femme se tenait debout devant le palais, atten-

dant le moment de pénétrer auprès du chef du duché. Elle avait, on ne sait comment, bravé les sentinelles et les gardes, et s'était introduite jusque dans la cour intérieure. Le beau monument de pierre où s'asseyait la domination bretonne et qui fit dire à Henri IV : « Ventre saint-gris ! les ducs de Bretagne n'étaient pas de petits compagnons ! » ce vaste palais sortit peu à peu de la pénombre. La baronne Achille et les deux femmes étaient toujours là. Telle qu'une déesse antique, ayant en plus, pour illuminer son visage, le reflet de son âme chrétienne, Anne imposait aux soldats chargés de la garde du palais. Ils étaient frappés par son air noble, sa démarche fière, ses traits doux et tristes, et la rigidité de ses vêtements de deuil. Après s'être concertés, l'un d'eux, détaché du poste, vint lui demander le motif de sa station matinale aux portes du palais ducal. Anne se contenta de dire son nom qui lui suffit pour être, un instant après, introduite dans une des vastes salles d'attente. Elle y fût demeurée longtemps, si un favori du duc, apercevant cette étrangère, frappé de son insistance à ne vouloir s'éloigner qu'après avoir pu parler au duc, n'en eût fait avertir ce dernier. Le duc envoya quérir le nom de cette femme et s'informer de l'objet de sa plainte.

« Je m'appelle la baronne Achille de Hautecœur.

Quant à ma plainte, elle est trop amère pour la livrer à des gens qui ne peuvent y porter remède. Le duc comprendra que, pour le déranger à cette heure, le motif est grave et ne saurait supporter un long retard. »



Quelques minutes après, Anne était auprès du duc.

La veuve d'un Hautecœur ne pouvait fléchir le genou que devant Dieu; mais dès que la baronne eut pénétré dans la salle d'audience et aperçu le duc, elle avait joint ses mains dans une émouvante supplication.

« De grâce, seigneur, protégez la veuve, protégez l'orphelin! Le ciel vous a commis le soin d'accorder le



LE FAUCONNIER ALLA ANNONCER LA MISE A MORT. (P. 204.)

secours de votre puissance à ceux qui en auraient besoin. Seigneur duc, ayez pitié de nous! »

Puis, elle lui expliqua le motif de sa démarche. Elle lui découvrit la plaie saignante de son cœur maternel, le priant, l'adjurant de rendre sans retard la sentence qu'elle attendait de son impartialité et de sa justice.

« Madame, lui répondit le duc, vos malheurs d'épouse me sont connus. Dieu seul a pu y apporter des adoucissements, en vous donnant un fils dont chacun admire le caractère et reconnaît la vaillance. Par tous les sires de Bretagne! il ne sera pas dit que sous mon gouvernement ce jeune homme, votre soutien, l'unique descendant digne aujourd'hui de perpétuer une race illustre, vous sera ravi. Il ne sera pas dit que je n'aurai su détruire une infernale machination tramée contre son repos et celui de sa mère... Non, non... Je prends le seigneur Alain sous ma sauvegarde. Il aura mon appui, et, par mon saint patron! je jure de le protéger dans sa personne et dans ses biens.

— Oh! seigneur, les biens de ce monde ne sauraient plus avoir d'attrait pour nous. Plutôt que de les posséder avec de tels malheurs en partage, nous les abandonnons aux jaloux et aux ambitieux...

— Vous n'avez pas le droit, madame, de rejeter les

biens donnés par sire Romoald à votre fils. Et puisque je prends en main sa défense, c'est à moi qu'il appartient aujourd'hui de veiller sur eux.

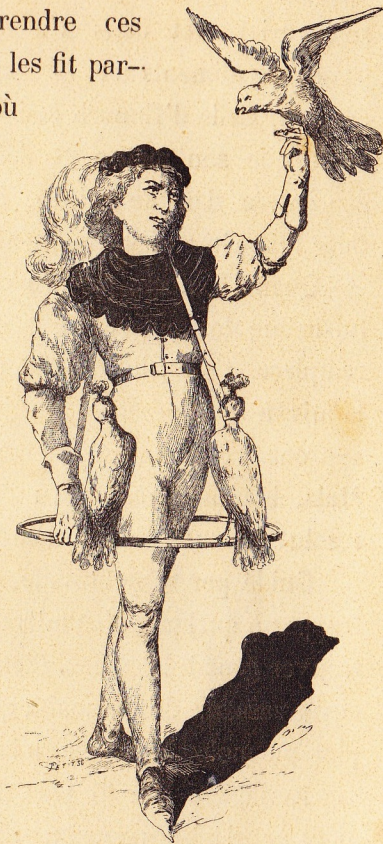
— Sire, sauvez avant tout mon fils, c'est tout ce que je désire! »

Quelques minutes plus tard, dame Anne repassait le seuil du palais, le cœur enivré de la douce pensée de revoir son enfant et de le sentir sous la tutelle du plus puissant des seigneurs de Bretagne.

Pendant ce temps, dans la salle d'armes de Hauteceur, trois personnages discutaient. Le complot avait pris la plus sinistre tournure. En dépit des désirs de Jehan, la mort d'Alain pouvait seule faire jouir ses oncles immédiatement et sans conteste de l'héritage de Romoald, et cette mort fut décrétée. Ennoch devait partager le sort de son maître. A Sigismond, l'homme de confiance, était dévolue l'exécution de cette œuvre, dont toutes les preuves, après le crime, devaient disparaître dans la Loire. L'enfant et son compagnon se seraient échappés de Hauteceur après la mort de messire Romoald et personne ne les aurait revus. Cette nouvelle, que les coupables chercheraient à accréditer dans l'esprit public, mettait à l'aise les consciences de Godefroy et de son valet. Quant à Jehan, après avoir combattu l'assassinat de tout son pouvoir, il en déclinait la responsabilité et, comme Pilate, s'en

lavait les mains. Le lugubre événement devait avoir lieu au premier jour. Ennoch se trouva sans courage pour apprendre ces nouvelles à Alain; mais il les fit parvenir à la chaumière, d'où il fallait agir immédiatement, si l'on voulait prévenir tout malheur. Quant à lui, il n'osa plus sortir de son cachot que pour aller nuitamment coller sa bouche aux barreaux de celui de son maître.

La gent domestique du manoir ayant découvert le fil de l'horrible drame qui se jouait dans la tour et ne pouvant y apporter de remède, indignée, avait choisi le fauconnier, enfant intelligent et bon, pour adoucir, autant que possible, les rigueurs du cachot aux malheureux, et leur fournir le moyen de s'en échapper. L'âge de cet



enfant, une certaine liberté dont il jouissait à Hauteccœur, et qui lui permettait de courir sur les terres seigneuriales et dans les forêts, servirent à faire passer des aliments aux prisonniers et à combiner leur évasion. Celle d'Ennoch était la plus facile. Moins surveillé que son maître et délivré de ses chaînes dès son entrée dans la prison, Ennoch pouvait y contribuer lui-même et en rendre ainsi le succès plus certain.

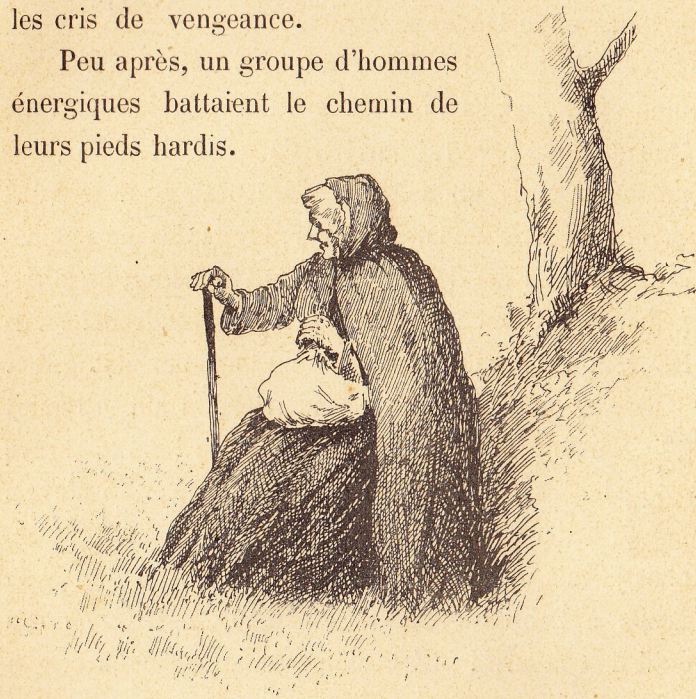
Quand Ennoch, par prudence, dut renoncer à porter lui-même des nouvelles à la chaumière, le fauconnier le remplaça. Ce fut lui qui fut chargé d'y aller annoncer la mise à mort prochaine du jeune baron. Kerlandec, en apprenant cette nouvelle, entra dans une violente colère. Mais, homme d'action, en l'absence de la baronne, il résolut de tenter de son côté un suprême effort.

Guidé par sa petite-fille, il sortit de la forêt et alla frapper à quelques chaumières du voisinage où il savait trouver gens à l'écouter. C'étaient pour la plupart d'anciens vassaux de Romoald, qui avaient eu, comme lui, plus ou moins à souffrir de la tyrannie du seigneur.

Kerlandec leur fit part du crime qui se préparait. Il fit appel à leurs rancunes ainsi qu'à leur courage, pour en empêcher l'exécution. La haine du marin, et son besoin de l'assouvir, joints à la crainte que tous éprouvaient de voir les frères de Romoald s'installer en

maîtres à Hauteccœur, ravivèrent les ressentiments. Il fut résolu que l'on partirait pour Nantes en nombre, à la recherche de la baronne, et que l'on ferait arriver jusqu'au duc, si c'était nécessaire, les cris de vengeance.

Peu après, un groupe d'hommes énergiques battaient le chemin de leurs pieds hardis.



En passant près du château de Hauteccœur, ils aperçurent quelque chose se mouvant dans la lande. C'était une femme vieille, décrépite, enveloppée dans sa mante à capuchon, de laquelle s'échappaient en

désordre des mèches de cheveux gris, agités par le vent. Cette femme gesticulait, s'animait, brandissait son bâton noueux vers le manoir, et semblait l'invectiver.

« Qu'avez-vous, bonne mère? lui dit l'un des hommes en sa langue bretonne.

— Ce que j'ai! Ah! ce que j'ai!... J'ai, qu'il est là, mon fils!... Qu'ils me l'ont pris!... qu'il doit périr!... Que je ne le reverrai plus!... Ce que j'ai!... J'ai, que prévenue de ce qui se passe, j'accourais pour le voir, et qu'au lieu de me laisser entrer, les gardes me repoussent, rien de ma douleur, de mes vêtements; ils m'appellent la *sorcière*... Sorcière, tant qu'ils voudront! Qu'ils trouvent mes habits indignes du manoir, tant pis... mais c'est mon fils que je veux... Qu'on me le rende! Je viens le chercher... Le faire mourir! un si brave enfant! si beau! si attaché à son maître!... Je n'avais pas de champs à labourer, pas de bois en mon foyer, mais j'avais un fils. J'étais heureuse, parce que je le savais à l'abri du besoin, et aujourd'hui, j'apprends qu'il doit mourir! Oh! madame Anne, est-ce là ce que vous m'aviez promis?... C'est ainsi que vous veillez sur les enfants des pauvres mères!... c'est donc ainsi que les grands récompensent le dévouement de leurs serviteurs!... Ah! baronne Anne, que sont devenus vos sentiments d'autrefois?...

— Arrêtez, cessez, bonne mère, d'injurier celle qui pleure comme vous... Ce n'est pas l'instant de se désoler... Il faut travailler; et c'est à la délivrance du baron Alain et de votre fils que nous marchons...

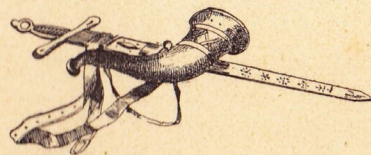
— Vous dites?

— Nous disons que, tandis que les amis veilleront autour du château, couchés dans les bruyères et les ajoncs, nous autres nous allons demander au duc de Bretagne de rendre justice aux prisonniers. Allons, la vieille, et nos pen-bas¹ donc! pourquoi comptent-ils? Courage, nous partons pour Nantes, et...

— Mais, moi aussi, je pars, je suis des vôtres... »

Et bientôt la vieille mère d'Ennoch, dont les jambes et les pieds déchirés dans le chemin saignaient encore, marchait, avec un élan de jeunesse qu'elle ne se connaissait pas. Ces vaillants fils de la Bretagne sentaient leur courage grandir à côté de cette femme.

1. *Pen-bas*, bâton noueux des paysans bretons.





MADAME
L. DE BELLAIGUE

LA VENGEANCE
D'UN
HAUTECŒUR

A. PICARD
ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE
BLEUE ILLUSTRÉE



LA VENGEANCE
D'UN HAUTECŒUR

ALOÏSE PICARD
ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉDUCATION MATERNELLE

LA VENGEANCE
D'UN HAUTECŒUR

PAR

M^{me} L. DE BELLAIGUE, née DE BEAUCHESNE

ILLUSTRATIONS DE MONTADER

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, rue Saint-Benoît, 7

A

MONSIEUR ET MADAME BIARNÈS

LOUISE DE B.